

## CETTE FOIS, ÇA Y EST

Pendant deux années, j'ai rêvé de ce moment, celui où je m'éloignerais lentement de la côte de Gran Canaria (la Grande Canarie), pour contempler l'horizon qui se profile coup d'aviron après coup d'aviron, et me fondre petit à petit dans ce tableau océanique aux mille gammes de bleu, éveillant un plaisir sublime. Certains considèrent cette traversée comme une histoire d'homme avant tout, de gros bras. Mes parents, mais aussi ceux qui me connaissent, ont tout essayé – persuasion, dissuasion – pour me prédire que ce rêve se transformerait en cauchemar, à la merci de la solitude, de la nuit, de ces 5000 kilomètres, des caprices de la mer et du vent. Mais, alors que de l'extérieur tout semble fatigant, inconfortable, dangereux, je n'ai qu'une réponse à leur faire : il faut aimer, aimer l'aventure, la mer, et le dépassement de soi. Je ne veux pas me contenter d'exister, je veux vivre...

À vingt-quatre ans, entêtée, tenace et passionnée par l'océan, je n'ai écouté personne. Je voulais traverser

l'Atlantique à la rame. Je voulais être la première à accomplir cet exploit.

Et, le 10 mars 1998, à 9 heures G.M.T., j'ai pris le large.

*3 heures TU le mercredi 11 mars 1998*

La mer hachée cherche encore son axe, son onde et sa force. Dans cette nuit où les nuages courent dans le ciel, masquant la lumière opaque de la lune, seule l'écume blanche de la mer se profile dans l'obscurité. Je me réveille dans mon minuscule bateau. Les yeux fatigués et l'estomac noué par cette première nuit où j'ai le sentiment que tout se ligue contre moi, d'abord la dérive qui ne m'épargne pas, ensuite la chaleur. Encore trop proche des côtes, je subis le vent de travers des îles, bien capricieux ma foi.

Je me sens moite et respire avec difficulté. Il y a à peine dix-huit heures que je suis à bord et je suis épuisée. De la cabine, je jette un coup d'œil furtif au compas. Depuis la tombée de la nuit, le vent ne cesse de tourner. L'aiguille du compas a basculé du 220 au 300. Depuis mon coucher, je me suis réveillée une dizaine de fois. Le ciré trempé accroît le pourcentage d'humidité de la cabine, qui atteint déjà 90. Je dois une nouvelle fois monter sur le pont. Je suis furieuse, exténuée. D'un violent coup de pied je repousse mon sac de couchage humide au fond de la cabine, l'eau qui

coulait sur le plancher a aussitôt imbibé mes chaussettes, me glaçant les pieds. Chaque fois que mes yeux se ferment, j'espère simplement que cette nuit ne s'éternisera pas. J'attends l'aube avec impatience, mais je sais qu'alors ma journée de travail débutera ; avec la fatigue accumulée depuis des jours de préparation, ces neuf heures aux avirons seront difficiles. Mon esprit voyage, ma mémoire associée à mon imagination reconstituent l'odeur et le crépitement de ces feux de cheminées, ces rires lors des soirées entre amis... autant de bons moments qui me semblent bien loin maintenant !

En me déhanchant tant bien que mal dans cet espace exigü et remuant, je parviens à enfiler la veste et le pantalon cirés chauds et humides. Engoncée, je glisse, me cogne contre les coffres étanches et bute sur la trousse à outils. Tout cet exercice pour effectuer depuis le poste de nage mes réglages entre le safran et la dérive.

J'ouvre le panneau de pont, une vague me surprend. Encore endormie par les quelques minutes de sommeil volées, je titube, m'agrippe aux mains courantes pour ne pas tomber à l'eau. J'ai le sentiment d'être ivre.

Énervée, éreintée, mon répertoire d'injures (qui en ferait rougir plus d'un) y passe.

D'épais nuages couvrent la lumière de la lune. Privant la mer de ses reflets argentés, l'océan ressemble à une masse noire menaçante, les déferlantes, telles des avalanches, éclatent sur la coque, le roulis devient de

plus en plus puissant, le bateau se cabre. Je prends le harnais de sécurité et m'amarre au bateau. Tomber par-dessus bord, même à quelques milles des côtes serait fatal. Je vis désormais dans un autre espace, liquide, envoûtant, dangereux.

Malgré les difficultés rencontrées ces dernières heures, je n'éprouve pas un seul regret. Je me l'interdis. Je me mens à moi-même en occultant de mon esprit la fameuse question : « Qu'est-ce que je fais ici ? ». Si je ne m'y oblige pas, je commencerai alors à douter de moi, de ma détermination, de mes limites. Je prépare cette aventure depuis deux ans, je réalise mon rêve, j'en ai choisi les contraintes. Je ne veux pas me décevoir, ni décevoir tous ceux qui croient en moi.

À voix haute, je m'encourage : « Allez Peggy, la première nuit est toujours difficile, ce n'est pas le moment de craquer ! T'imagines-tu revenir à Brest, après seulement une nuit à bord du bateau ? Tu le regretteras. Ce boulet, tu le traîneras toute ta vie. Entends-tu déjà les plus médisants : “ On le savait, elle est partie pour faire parler d'elle ! ” »

Ma détermination et mon amour-propre prennent le dessus. Ce n'est pas cette nuit qui va me décourager.

Avant le départ, j'aurais souhaité disposer d'un peu plus de temps pour sortir en pleine mer avec le bateau. Le temps manquait, la saison avançait. Tout n'était pas prêt, mais moi j'étais prête à tout...

Au beau milieu de la nuit, je me retrouve vent debout. Réveil en sursaut, ma tête heurte violemment

le plafond. Ce choc me rappelle que ma cabine ne mesure que 80 centimètres de haut. Je ne supporte pas de me voir, éveillée, impuissante, passive alors que mon bateau « recule ». Je me remets aux avirons afin d'exorciser cette angoisse. En raison de ma faible motricité, je subis ce vent contraire qui me ramène à la côte. J'ai peur de me retrouver vingt-quatre heures après le départ échouée sur une côte de la Grande Canarie. Je tire tellement sur mes avirons que la gorge me brûle, les tempes me lancent, j'ai le sentiment d'être une bête de somme. Mon acharnement ne suffit pas. L'unique solution s'offrant à moi reste l'ancre flottante (sorte de cône qui, amarré au bateau, permet de ralentir la dérive). Je ne pensais pas l'utiliser, et surtout pas la première nuit.

L'ambiance à l'intérieur est quasi sous-marine. Quand je pense que je suis séparée de cet océan par seulement 12 millimètres de contre-plaqué!

Le signal sonore de mon détecteur radar ne cesse d'émettre un son strident m'alertant de la présence d'un cargo dans un rayon de 10 milles nautiques. Je monte sur le pont pour m'assurer qu'il ne se dirige pas sur moi. Un embarcation aussi basse sur l'eau que la mienne devient, à la moindre houle, presque invisible. Je sais que je risque de rencontrer des cargos au large des côtes canariennes ou antillaises, mais dans le pire des cas, mon bateau tel un bouchon, serait chassé par les vagues d'étrave. Malgré tout je ne souhaite pas me retrouver face à face avec un de ces mastodontes hauts de 20 mètres.

Par précaution j'allume le flash (feu clignotant de signalisation très puissant) situé à l'arrière du bateau. Sa lumière m'aveugle à moitié. J'ai le sentiment d'être à 1,50 mètre d'un phare.

Pour couronner le tout, j'ai le mal de mer. C'était prévisible, et je sais que ça ne durera que deux ou trois jours. Pour ne pas trop en souffrir, j'ai le choix entre deux positions : à mon poste de nage ou couchée dans la cabine, la position assise on oublie...

Les autres nuits vont-elles ressembler à celle-ci ?

6 heures TU, mon premier point GPS m'indique ma position : 16 milles depuis hier.

La lumière et la mer sont opaques. J'éprouve un sentiment de claustrophobie, cela peut sembler étrange dans cet univers si vaste. Le ciel est bas, je me sens oppressée. La dissipation des brumes matinales laisse petit à petit apparaître le relief des côtes canariennes. Je me sentirai véritablement libre une fois que j'apercevrai le ciel et la mer se rejoindre dans une immensité tranquille. Je repense à ces instants magiques qui ont précédé mon départ et me repasse le film dans la tête.

« Il n'est jamais bon de prolonger les adieux. Cela ne prolonge pas la présence mais la séparation. » (Bossuet)

Jamais je n'oublierai ce mardi 10 mars, le jour du départ, il était 6 heures et je n'avais dormi qu'une heure : la plus longue et la plus courte de ma vie, où se

mêlent le bonheur de pouvoir concrétiser mon rêve et l'appréhension à l'approche de cette matinée où je pars pour une aventure difficile : traverser l'Atlantique à l'aviron. Comme à chaque départ, j'ai le sentiment d'oublier quelque chose ; une succession de listes, de plans de rangement défilent dans ma tête cette nuit-là.

C'est Fulvio, le cameraman qui vient me réveiller. Il interrompt ainsi un rêve merveilleux, dans lequel je sortais d'une piscine d'eau douce, un charmant jeune homme m'apportait un copieux petit déjeuner, un bouquet de fleurs à la main.

Le projecteur m'aveugle. « C'est un interrogatoire ! »

J'aurais souhaité un réveil un peu moins agressif pour mes derniers moments terrestres...

« Peggy, il est 6 heures, lève-toi, tu pars traverser l'Atlantique à la rame.

– Oh non, pas ce matin, je veux encore dormir ! »

Je déteste être brusquée à mon réveil. Je suis de mauvaise humeur toute la journée.

Je me suis imaginée cette scène des dizaines de fois durant mes deux ans de préparation. Je suis angoissée. Moi qui croyais que je sauterais de joie à l'idée de partir. J'ai plutôt le sentiment d'aller au front.

Je me motive afin de montrer davantage d'enthousiasme. Je ne pars pas en vacances non plus.

Mes moindres gestes, je les fais au ralenti, comme pour savourer ces derniers instants : la dernière douche, le dernier coup de fil aux parents avec des paroles banales que l'on peut échanger sur un quai de gare :

« Fais attention à toi, tout le monde est confiant. Dépêche-toi de ramer, nous irons vite t'accueillir aux Antilles.

– Oui, ne vous inquiétez pas.

– Promets-nous qu'en cas de problèmes tu n'hésiteras pas à déclencher ta balise de détresse.

– Oui, je vous le promets. »

Ils auraient pu me poser n'importe quelle question, j'aurais répondu oui à toutes leurs interrogations pour les rassurer.

En montagne un « au revoir » est souvent remplacé par un « adieu ». Par superstition, je ne l'emploierai pas. Mes larmes étranglent ma voix, je raccroche avant d'éclater en sanglots. Je sais qu'ils ont peur pour moi, peur de ne plus me revoir. Je me ressaisis, c'est le jour J.

Je ne voulais pas que ma famille ou mes amis assistent à mon départ. Dans ce type d'aventure, celui qui part ne parvient pas à dire à ceux qui restent ce qu'ils aimeraient entendre et inversement. Nous sommes mutuellement dans un monde trop éloigné pour nous rejoindre à un tel moment. Nos angoisses sont différentes. Eux penseront à moi et moi je ne penserai qu'à ma traversée.

Le dernier coup de téléphone à Louis Bodin, mon routeur, pour une confirmation de la météo. J'ai de la chance, depuis un mois et demi le vent était orienté sud-est. Aujourd'hui les conditions sont favorables,



vent de nord-est, je n'aurai attendu que trois jours. Jusqu'à la dernière minute j'ai eu peur qu'il ne m'annonce un changement. Psychologiquement je m'étais préparée à quitter le continent ce matin. Je suis dans les *startings-blocks* depuis trop longtemps.

Je prends ma trousse de toilette et quelques autres affaires. Dernier coup d'œil à la chambre pour vérifier que je n'ai rien oublié. Tout le reste a été soigneusement rangé dans le bateau.

Ce n'est qu'une fois en mer que je découvrirai n'avoir laissé qu'un seul objet typiquement féminin, ma brosse à cheveux, qui sera rapidement remplacée par une fourchette spécialement configurée par mes soins pour éviter les nœuds dans les cheveux.

J'arrive aux pieds des pontons, tout le monde est là : le sponsor, et bien sûr l'équipe vidéo et photo, tous plus matinaux que moi apparemment. Je ne suis pas très loquace. Le silence et les regards dans des moments aussi forts remplacent les paroles. J'annonce mon départ dans un heure trente. Je vais poser mes « bagages » à bord. Des visiteurs, des journalistes sont là, je suis concentrée, je suis ailleurs, je ne les vois pas. Cette ambiance me fait penser au film *Le Grand Bleu* de Luc Besson, lorsque Jacques Mayol effectue ses derniers pas avant de plonger en apnée. Son équipe lui parle, il est comme dans une bulle, déjà loin.

Je ne mange qu'une bouchée de pain, je n'ai pas faim. En revanche je fais un plein de vitamines en

buvant jus d'orange sur jus d'orange, j'en aurai bien besoin.

Je remonte en trombe dans la chambre, j'ai oublié de précieux objets : mes dix petits rasoirs jetables et mon ricil waterproof bleu marine. Je ne pense pas rencontrer de charmants et beaux garçons durant la traversée, néanmoins je tiens à être un tant soit peu sexy à l'arrivée. Bronzée, les cheveux éclaircis par le soleil, amargie et légèrement maquillée, je serai à mon avantage !

Il est 8 heures 45 TU, le soleil est déjà agressif, Gérard d'Aboville, qui a été mon conseiller technique durant tout la préparation du bateau, m'appelle pour me souhaiter bonne route, « si tu tiens le coup les dix premiers jours c'est gagné... ». Je l'ai vu la veille, mais ses obligations professionnelles l'ont rappelé à Paris. Gérard m'encourage en me disant que je bénéficie d'une bonne fenêtre météo.

« Bon, je pars, j'ai de la route à faire... » Personne ne parle, les portables se sont tus, dernières embrassades, les yeux dans le vague pour éviter de croiser les regards.

Je monte à bord, on prépare la manœuvre de remorquage.

Cette dernière a été répétée des dizaines de fois pendant ces huit jours aux Canaries pour les besoins de la vidéo, pour des ultimes mises au point, cette fois c'est le vrai départ. Les yeux sont humides... Je commence à être détendue.